

Petit exercice pompeux pour une comédienne en mal d'une critique lumineuse

Claude Poissant

Number 40, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Poissant, C. (1986). Petit exercice pompeux pour une comédienne en mal d'une critique lumineuse. *Jeu*, (40), 274–276.



**petit exercice pompeux pour une
comédienne en mal d'une critique
lumineuse**

La comédienne vient de terminer la lecture de la huitième critique du spectacle théâtral qu'elle défend passionnément, voire hargneusement, parfois éperdument. « Ah ! celle-là, c'est la meilleure », s'exclame-t-elle. Pas la meilleure critique bien sûr, vous l'aurez deviné. Non. Ici, le qualificatif « meilleur » sert d'épithète à l'incompétence du critique. Ou, si vous préférez allonger ou transformer la phrase : « Ah ! celle-là, c'est la meilleure blague en ville. » D'autant plus que l'auteur de la critique ne sait pas que c'est une blague.

L'inqualifiable critique — qui, sans doute, collectionne les trophées de chasse — dit, dans son papier, qu'elle — la comédienne — semble posséder certaines qualités que nous aurons peut-être la chance de découvrir si elle persiste dans le métier. Vous comprenez pourquoi la lectrice, ici, préfère rire quelques secondes plutôt que pleurer pendant dix ans. Le meurtre ? Bien sûr, le meurtre lui apparaît soudain comme une solution possible. Mais elle choisit de faire un travail sur l'indifférence, sentiment d'ailleurs toujours difficile à retrouver sur scène. Cet état de nonchalance émotive lui est toujours apparu complexe à vivre au théâtre. Car il s'agit, selon elle, de jouer le désintéressement tout en étant intéressant.

À cette huitième critique, la comédienne préfère, de beaucoup, la petite insulte du journal de quartier qui disait que « sa généro-

sité surpassait malheureusement son talent », ou encore le *morning-man* radio-phonique qui prétendait qu'avec un pareil minois, il serait bien agréable de la voir hebdomadairement dans un téléroman et qu'on le lui souhaite pour sa carrière.

En somme, cette huitième critique est banale mais, comme toute critique, elle fait réagir. La première avait déjà fait sursauter la comédienne puis, dans un deuxième temps, l'avait fait réfléchir. Une critique un peu vache. Du prétendu érudit. Mais, en effet, elle portait à réflexion. À condition de réussir à faire planer la rage émotive au-dessus du charcutage de l'oeuvre et du dénigrement d'un jeune comédien tout neuf qu'on avait oublié de diriger et qui en aurait eu grandement besoin. Mais il restait une certaine vérité dans cette critique : le malaise entre le propos de l'oeuvre et les conditions sociales actuelles. Cependant, le ton gâchait tout. En somme, les quelques maladresses du spectacle étaient devenues pour les besoins du journal en difficulté financière des scandales culturels de grand calibre.

Quand la deuxième critique fut entendue, les contrastes furent inventés. De l'indulgence au dithyrambe. Tout le monde le savait pourtant. Johnny Louange voit tout, aime tout, ce qui laisse croire qu'il ne voit rien et n'aime rien.

Le ton polémiste de la troisième possédait une certaine classe. Mais le dernier paragraphe où l'on blâmait la troupe d'avoir produit un spectacle qui, même s'il était bon, aurait pu être meilleur l'année prochaine, contredisait celle de l'érudit qui avait trouvé le spectacle un peu rétro.

La quatrième critique était la plus lue et, évidemment, la plus ennuyeuse à lire. À moins de s'amuser follement du style « vérifiez dans le dictionnaire ». Le critique admonestait le metteur en scène pour la couleur du décor (en disharmonie avec les costumes), puis il « objurait » le directeur du théâtre de coussiner plus adéquatement

les sièges des spectateurs. Pour terminer, il clabaudait contre je ne sais qui qu'il y avait malheureusement trop souvent absence d'entracte dans le théâtre moderne.

La cinquième critique était plus humble dans son introduction puisqu'elle racontait avec un plaisir légitime et une imagination fertile la trame de l'oeuvre. Malheureusement, la suite devenait un discours de droite où la censure s'exerçait à qui mieux mieux à travers tous les élans stylisés de l'oeuvre et tous les moments légèrement poétiques. Et on encensait la partie didactique, prétendant qu'il y avait dans ce fragment de spectacle «une clarté profonde qui nous permettrait enfin de saisir»... et je vous évite la suite.

La sixième. La mordante. L'incisive. La réfléchie. Celle qui noircit l'auteur avec ironie, qui ternit le metteur en scène avec citations à l'appui, qui traîne dans la boue les comédiens avec jeux de mots pour alléger et qui discrédite l'incomparable scénographe pour s'être lié avec une telle bande de nouilles.

Puis la septième. Est-ce une critique? Une chronique! Une rubrique! Même pas assez de sens de l'observation pour deviner si c'est bien le bon spectacle dont elle traite dans sa critique chronique rubrique article. Cette spécialiste estime le spectacle pour son humour, félicite les créateurs de créer et les spectateurs de «spectater».

Et la huitième. Celle qui lui permet de s'exclamer: «Ah! celle-là, c'est la meilleure.» Il me semble d'ailleurs que cette expression revient dans sa bouche fréquemment depuis que les représentations ont commencé. Au fond, huit critiques aussi légères, ça en fait peut-être une profonde. Mais alors, pourquoi les lit-elle? Fait-elle de la recherche pour une thèse sur l'honnêteté intellectuelle? Un de ses camarades de travail, qui ne veut rien savoir des critiques et prétend ne jamais les lire (hum! hum!), le lui demande.

- Je veux être critiquée, répond-elle.
- Tu l'es.
- Oui, mais comme il faut l'être.
- Comment faut-il l'être?
- Je ne sais pas, moi. Je suis comédienne, je ne suis pas critique.
- Alors, joue. Et continue à apprendre ton métier. Pendant qu'ils apprennent le leur.
- Oui, mais pourquoi à mes dépens? Pourquoi? Je n'apprends pas le mien à leurs dépens.
- Et s'ils étaient compétents, admettrais-tu qu'ils le sont?
- (Après hésitation) Oui, mais ils ne le sont pas.
- Écoute. T'es au Québec ici, t'es pas en Europe.

La discussion s'arrête sur cette réflexion. La comédienne pousse alors un cri de rage, tout un cri. S'il fallait porter une appréciation sur la qualité dramatique de ce cri, la majorité des critiques changeraient de métier. Trop douloureux de jouer ainsi avec les émotions des gens. Surtout des acteurs.

Et c'est alors que la comédienne comprend qu'elle n'arrivera peut-être jamais à jouer l'indifférence. Pourquoi? Parce que rien ne la rend indifférente.

Ah! oui, j'oubliais. Toute ressemblance avec des personnes réelles n'est que pure coïncidence.

claude poissant



«jeu 39»: errata

À la page 170, il faudrait ajouter, aux crédits de la double production des *Larmes amères de Petra von Kant*: «Maquillage: Charles Tremblay.» Quant à la photo de ce spectacle, qui est parue à la page 171, elle est de Marc Larochelle. Toutes nos excuses pour ces malencontreux oublis.